

fonde, que les chameaux ne pourraient pas avancer; que nous avions surtout à redouter les plaines, encore inondées, où l'on rencontrait, presque à chaque pas, des précipices. D'autres avaient des paroles moins sinistres à nous dire; ils nous assuraient que nous trouverions des barques disposées d'étape en étape, pendant trois jours; qu'il en coûterait peu de chose pour faire transporter les hommes et les bagages; quant aux animaux, ils pourraient facilement suivre dans l'eau jusqu'à la grande barque, qui nous ferait passer le lit du fleuve.

L'état de la question ainsi posé, il fallait prendre un parti. Rebrousser chemin nous paraissait chose moralement impossible. Nous nous étions dit que, Dieu aidant, nous irions jusqu'à *Lha-Ssa*, en passant par-dessus tous les obstacles. Tourner le fleuve en remontant vers le nord, cela augmentait de beaucoup la longueur de notre route, et nous contraignait de plus à traverser le grand désert de Gobi. Demeurer à *Tchagan-Kouren*, et attendre patiemment pendant un mois que les eaux se fussent entièrement retirées, et que le terrain fût devenu assez sec pour présenter aux pieds de nos chameaux un chemin sûr et facile, ce parti pouvait paraître assez prudent d'une part, mais de l'autre il nous exposait à de graves inconvénients. Nous ne pouvions vivre longtemps dans une auberge avec cinq animaux, sans voir diminuer et maigrir à vue d'œil notre petite bourse. Restait un quatrième parti, celui de nous mettre exclusivement sous la protection de la Providence, et d'aller en avant, en dépit des bourbiers et des marécages. Il fut adopté, et nous retournâmes au logis faire nos préparatifs de départ.

*Tchagan-Kouren* est une grande et belle ville tout nouvellement bâtie. Elle ne se trouve pas marquée sur la carte de Chine éditée par M. Andriveau-Goujon. Cela vient sans doute de ce qu'elle n'existait pas encore au temps où les anciens PP. Jésuites, résidant à Péking, furent chargés par l'empereur *Khang-Hi* de tracer les cartes de l'empire. Nulle part, en parcourant la Chine, la Mantchourie et la Mongolie, nous n'avons rencontré de ville semblable à celle de l'*Enceinte blanche*. Les rues sont larges, propres et peu tumultueuses; les maisons, régulières et d'une tournure assez élégante, témoignent de l'aisance des habitants. On rencontre quelques grandes places ornées d'arbres magnifiques. Cela nous a d'autant plus frappés, qu'on ne voit jamais rien de semblable dans les villes de Chine. Les boutiques, tenues avec propreté, sont assez bien fournies des produits de la Chine, et quelquefois même de marchandises européennes venues par la Russie. Cependant la proximité de la Ville-Bleue nuit beaucoup au commerce de *Tchagan-Kouren*. Les Tartares se rendent toujours plus volontiers à *Koukou-Hote*, dont l'importance commerciale est depuis longtemps connue dans toutes les contrées mongoles.

La visite de *Tchagan-Kouren* nous avait pris beaucoup plus de temps que nous n'avions d'abord résolu d'y consacrer. Il était près de midi, quand nous rentrâmes à la maison tartare qui nous donnait l'hospitalité. Nous trouvâmes Samdadchiemba impatienté et de mauvaise humeur. Il nous demanda l'ordre du jour avec un lachisme affecté. — Aujourd'hui, lui répondîmes-nous, il est trop tard pour nous mettre en route; demain nous

partirons, et ce sera par les *Ortous* : on dit qu'à cause de l'inondation il n'y a plus de route, eh bien, nous en ferons une. — Ces paroles déridèrent subitement le front de notre *Dchiahour*. — Voilà qui est bien, dit-il ; voilà qui est bien ! Quand on entreprend un voyage comme le nôtre, on ne doit pas avoir peur des cinq éléments. Ceux qui ont peur de mourir en route, ne doivent pas franchir le seuil de la porte ; voilà la règle.... Le Tartare de la bergerie voulut se hasarder à faire quelques objections contre notre projet ; mais *Samdadchiemba* ne nous laissa pas la peine d'y répondre ; il s'empara de la parole, et le réfuta victorieusement : il alla même jusqu'à se permettre quelques propos durs et railleurs envers ce bon vieillard. — On voit bien, lui dit-il, que tu n'es plus qu'un *Kitat*. Tu crois maintenant que, pour pouvoir se mettre en route, il est nécessaire que la terre soit sèche et que le ciel soit bleu. Tiens, tu viens de dire des paroles qui prouvent que tu n'es plus un homme mongol. Bientôt on te verra aller garder tes moutons avec un parapluie sous le bras et un éventail à la main.... Personne n'osa plus argumenter avec le *Dchiahour* ; et il fut arrêté que le lendemain nous mettrions à exécution notre plan, aussitôt que l'aube commencerait à blanchir.

Le reste de la journée fut employé à faire quelques provisions de bouche. Dans la crainte de rester plusieurs jours au milieu des plaines inondées, et d'y manquer de chauffage, nous préparâmes une grande quantité de petits pains frits dans la graisse de mouton ; nos animaux ne furent pas oubliés, ils eurent part aussi à notre sollicitude. La route allant devenir fatigante et difficile, nous leur servîmes à discrétion, pendant la soirée et pendant la

nuit, du meilleur fourrage que nous pûmes trouver à acheter. De plus, aussitôt que le jour parut, on distribua généreusement à chacun d'eux un solide picotin d'avoine.

Nous nous mîmes en marche le cœur plein de courage et de confiance en Dieu. Le vieux Tartare, qui nous avait si cordialement logés chez lui, voulut nous faire la conduite jusqu'au dehors de la ville. Là, il nous fit remarquer dans le lointain une longue traînée de vapeurs épaisses qui semblaient fuir d'occident en orient : elles marquaient le cours du fleuve Jaune. — A l'endroit où vous apercevez ces vapeurs, nous dit le Tartare, il y a une grande digue qui sert à contenir le fleuve dans son lit, lorsque la crue des eaux n'est pas extraordinaire. Maintenant cette digue est à sec. Lorsque vous y serez parvenus, vous la remonterez jusqu'à cette petite pagode que vous voyez là-bas sur votre droite ; c'est là que vous trouverez une barque qui vous portera de l'autre côté du fleuve Jaune. Ne perdez pas de vue cette petite pagode, et vous ne vous égarerez pas.... Après avoir remercié ce bon vieillard de toutes les attentions qu'il avait eues pour nous, nous continuâmes notre route.

Bientôt nous nous trouvâmes engagés dans des champs remplis d'une eau jaunâtre et croupissante. Devant nous, l'œil n'apercevait que des marais immenses, seulement entrecoupés de distance en distance par quelques petites digues que les eaux avaient depuis peu abandonnées. Les laboureurs de ces contrées avaient été forcés de se faire bateliers, et on les voyait se transporter d'un endroit à un autre, montés sur des nacelles qu'ils conduisaient à travers leurs champs. Nous avançons pourtant au milieu de ces terres inondées, mais c'était tou-

jours avec une lenteur et une peine inexprimables. Nos pauvres chameaux étaient hors d'eux-mêmes ; la molle terre glaise qu'ils rencontraient partout sous leurs pas, ne leur permettait d'aller que par glissades. A voir leurs têtes se tourner incessamment de côté et d'autre avec anxiété ; à voir leurs jambes frissonner et la sueur ruisseler par tout leur corps, on eût dit à chaque instant qu'ils allaient défaillir.

Il était près de midi quand nous arrivâmes à un petit village ; nous n'avions fait encore qu'une demi-lieue de chemin, mais nous avions parcouru tant de circuits, nous avions décrit tant de zigzags dans notre pénible marche, que nous étions épuisés de fatigue. A peine fûmes-nous parvenus à ce village, qu'un groupe de misérables à peine recouverts de quelques haillons nous environna, et nous escorta jusqu'à une grande pièce d'eau devant laquelle nous fûmes contraints de nous arrêter ; il n'y avait plus moyen d'avancer ; ce n'était de toute part qu'un lac immense qui s'étendait jusqu'à la digue qu'on voyait s'élever sur les bords du fleuve Jaune. Quelques bateliers se présentèrent et nous demandèrent si nous désirions passer l'eau. Ils s'engageaient à nous conduire jusqu'à la digue : de là, disaient-ils, nous pourrions aller facilement jusqu'à la petite pagode, où nous trouverions un bac... Nous demandâmes au patron de la barque combien il prendrait de sapèques pour cette traversée. — Peu de chose, dit-il, presque rien. Nous pourrions prendre sur nos barques les hommes, les bagages, le cheval et le mulet ; un homme conduira les chameaux à travers le lac ; nos barques sont trop petites pour les recevoir. Vraiment, c'est bien peu de sapèques pour

tant de travail, c'est endurer beaucoup de misère pour rien. — Tu as raison, c'est beaucoup de travail, on ne te dit pas le contraire ; mais enfin prononce quelques paroles qui soient un peu claires. Combien exigés-tu de sapèques ? — Oh ! presque rien ; nous sommes tous des frères ; vous êtes des voyageurs, nous comprenons tout cela, nous autres. Tenez, nous devrions vous prendre gratis sur notre barque, ce serait notre devoir... ; mais voyez nos habits, nous autres nous sommes pauvres ; notre barque est tout notre avoir ; il faut bien qu'elle nous fasse vivre : cinq lis de navigation, trois hommes, un cheval, un mulet, des bagages... ; tenez, parce que vous êtes des gens de religion, nous ne prendrons que deux mille sapèques... Le prix était exorbitant ; nous ne répondîmes pas un seul mot. Nous tirâmes nos animaux par la bride, et nous rebroussâmes chemin, feignant de nous en retourner. A peine eûmes-nous fait une vingtaine de pas que le patron courut après nous. — Seigneurs Lamas, est-ce que vous ne voulez pas passer l'eau sur ma barque ? — Si, lui répondîmes-nous sèchement ; mais tu es trop riche sans doute pour endurer un peu de misère. Si tu voulais louer ta barque, est-ce que tu demanderais deux mille sapèques ? — Deux mille sapèques, c'est le prix que je fais, moi ; vous autres, dites au moins combien. — Si tu veux cinq cents sapèques, partons vite ; il est déjà tard. — Revenez, Seigneurs Lamas, venez à l'embarcadère ; et il se saisit, en disant ces mots, du licou de nos animaux. Nous pensions que le prix était définitivement conclu ; mais à peine fûmes-nous arrivés sur les bords du lac, que le patron cria à un de ses compagnons : — Voyons, arrive

ici ; aujourd'hui notre destinée est mauvaise ; il faut que nous endurions beaucoup de misère pour bien peu de chose. Nous allons ramer pendant cinq lis, et au bout du compte nous aurons mille et cinq cents sapèques à partager entre huit. — Mille et cinq cents sapèques ? dimes-nous ; ceci est une moquerie ; nous partons... ; et nous rebroussâmes chemin pour la seconde fois. Des entremetteurs, personnages inévitables dans toutes les affaires chinoises, se présentèrent et se chargèrent de régler le prix. Il fut enfin décidé que nous dépenserions huit cents sapèques : la somme était énorme ; mais nous n'avions pas d'autre moyen de poursuivre notre route. Ces bateliers le comprenaient ; aussi tirèrent-ils le meilleur parti possible de notre position.

L'embarquement se fit avec une remarquable activité, et bientôt nous quittâmes le rivage. Pendant que nous avançons à force de rames sur la surface du lac, un homme, monté sur un chameau et tirant les deux autres après lui, suivait le chemin tracé par une petite embarcation que gouvernait un marinier. Celui-ci était obligé de sonder continuellement la profondeur de l'eau, et le chamelier devait être très-attentif à diriger sa marche dans l'étroit sillage de la nacelle conductrice, de peur d'aller s'engloutir dans les gouffres cachés sous l'eau. On voyait les chameaux avancer à petits pas, dresser leur long cou, et quelquefois ne laisser apercevoir au-dessus du lac que leurs têtes et les extrémités de leurs bosses. Nous étions dans une continuelle anxiété ; car ces animaux ne sachant pas nager, il eût suffi d'un mauvais pas pour les faire disparaître au fond de l'eau. Grâce à la protection de Dieu, tout arriva heureuse-

ment à la digue qu'on nous avait indiquée. Les bateliers, après nous avoir aidés à replacer à la hâte nos bagages sur les chameaux, nous indiquèrent le point vers lequel nous devions nous rendre. — Voyez-vous à droite ce petit *miao* (pagode) ? A quelques pas du *miao*, voyez-vous ces cabanes en branches et ces filets noirs suspendus à de longues perches?... C'est là que vous trouverez le bac pour passer le fleuve. Marchez en suivant le bas de cette digue, et allez en paix.

Après avoir cheminé péniblement pendant une demi-heure le long de cette digue, nous arrivâmes au bac. Les bateliers vinrent aussitôt à nous. — Seigneurs Lamas, nous dirent-ils, vous avez sans doute dessein de passer le *Hoang-Ho*... Mais voyez, ce soir la chose est impossible, le soleil est sur le point de se coucher. — Vos paroles sont sensées, nous traverserons demain à l'aube du jour. Cependant, ce soir, parlons du prix ; demain nous ne perdrons pas de temps à délibérer. — Ces bateliers chinois eussent préféré attendre au lendemain pour discuter ce point important. Ils espéraient que nous offririons une plus grosse somme quand nous serions sur le moment de nous embarquer. Dès l'abord, leurs exigences furent folles. Par bonheur, il y avait deux barques qui se faisaient concurrence, sans cela nous étions ruinés. Le prix fut enfin fixé à mille sapèques. Le trajet n'était pas long, il est vrai ; car le fleuve était presque rentré dans son lit : mais les eaux étaient très-rapides, et de plus, les chameaux devaient monter sur le bateau. La somme, assez forte en elle-même, nous parut pourtant convenable, vu la difficulté et la peine de la traversée.

Quand les affaires furent terminées, nous songeâmes au moyen de passer la nuit. Il ne fallait pas penser à aller chercher un asile dans ces cabanes de pêcheurs; lors même que le local eût été assez vaste, nous aurions eu une répugnance insurmontable à placer nos effets, pour ainsi dire, entre les mains de ces gens. Nous connaissions assez les Chinois, pour ne pas trop nous fier à leur probité. Nous cherchâmes donc à dresser quelque part notre tente. Mais nous eûmes beau tourner et retourner, partout, aux environs, il nous fut impossible de découvrir un emplacement suffisamment sec. La vase ou les eaux stagnantes recouvraient le sol presque sur tous les points. A une centaine de pas loin du rivage était un petit *miao* ou temple d'idoles. On s'y rendait par un chemin étroit mais très-élevé. Nous y allâmes pour voir si nous ne pourrions pas y trouver un lieu de refuge. Tout était à souhait. Un portique, soutenu par trois colonnes en pierre, précédait la porte d'entrée, fermée avec un gros cadenas. Ce portique, construit en granit, s'élevait à quelques pieds au-dessus du sol, et on y montait à gauche, à droite et sur le devant, par cinq degrés. Nous décidâmes que nous y passerions la nuit. Samdadchiemba nous demanda si ce ne serait pas une superstition monstrueuse, d'aller dormir sur les marches d'un *miao*. Quand nous eûmes levé ses scrupules, il fit des réflexions philosophiques. Voilà, disait-il, un *miao* qui a été construit par les gens du pays, en l'honneur du dieu du fleuve. Cependant quand il a plu dans le Thibet, le *Pou-Ssa* n'a pas le pouvoir de le préserver de l'inondation. Pourtant ce *miao* sert aujourd'hui à abriter deux Missionnaires de *Jéhovah*, et c'est la seule utilité qu'il aura eue..... Notre

Dchiahour, qui tout d'abord avait eu des scrupules d'aller loger sous le portique de ce temple idolâtrique, trouva ensuite cela magnifique; il riait sans cesse du contraste que la chose lui présentait.

Après avoir bien arrangé notre bagage sur cet étrange campement, nous allâmes réciter notre rosaire sur les bords du *Hoang-Ho*. La lune était brillante, et éclairait cet immense fleuve, qui roulait, sur un sol plat et uni, ses eaux jaunâtres et tumultueuses. Le *Hoang-Ho* est, sans contredit, un des plus beaux fleuves qu'il y ait au monde. Il prend sa source dans les montagnes du Thibet, et traverse le *Koukou-Nor*, pour entrer dans la Chine, par la province du *Kan-Sou*. Il en sort en suivant les pieds sablonneux des monts *Alécha*, entoure le pays des *Ortous*, et après avoir arrosé la Chine d'abord du nord au midi, puis d'occident en orient, il va se jeter dans la mer Jaune. Les eaux du *Hoang-Ho*, pures et belles à leur source, ne prennent une teinte jaunâtre qu'après avoir traversé les sablières des *Alécha* et des *Ortous*. Elles sont presque toujours de niveau avec le sol qu'elles parcourent; et c'est à ce défaut général d'encaissement, qu'on doit attribuer les inondations si désastreuses de ce fleuve. Cependant ces terribles crues d'eau, qui sont si funestes en Chine, ne nuisent que faiblement aux Tartares nomades. Quand les eaux grandissent, ils n'ont qu'à plier leur tente et à conduire ailleurs leurs troupeaux (1).

(1) Le lit du *fleuve Jaune* a subi de nombreuses et notables variations. Dans les temps anciens, son embouchure était située dans le golfe du *Pé-Tchi-Li* par 39 degrés de latitude. Actuellement elle se trouve au 34<sup>e</sup> parallèle, à cent vingt-cinq lieues de distance du point primitif. Le gouvernement chinois est obligé de dépenser annuellement des sommes énormes pour contenir le fleuve dans son lit, et prévenir

Quoique ce fleuve Jaune, aux allures si sauvages, nous eût déjà beaucoup contrariés, nous aimions à nous promener pendant la nuit sur ses bords solitaires, et à prêter l'oreille au murmure solennel de ses ondes majestueuses. Nous en étions à ces contemplations des grands tableaux de la nature, lorsque Samdadchiemba vint nous rappeler au positif de la vie, en nous annonçant prosaïquement que notre farine d'avoine était cuite. Nous le suivîmes pour aller prendre notre repas, qui fut aussi court que peu somptueux. Ensuite nous étendîmes nos peaux de bouc sous le portique, de manière à décrire un triangle, au centre duquel nous empilâmes tout notre bagage. Car nous ne pensions nullement que la sainteté du lieu fût capable d'arrêter les filous, s'il s'en fût trouvé aux environs.

Comme nous l'avons dit plus haut, le petit *miao* était dédié à la divinité du fleuve Jaune. L'idole, placée sur un piédestal en briques grises, était hideuse, comme toutes celles qu'on rencontre ordinairement dans les pagodes chinoises. Sur une figure large, aplatie, et de couleur vineuse, s'élevaient en bosse deux yeux gros et saillants comme des œufs de poule, qu'on aurait placés, la pointe en l'air, dans les orbites. D'épais sourcils, au lieu de se

les inondations. En 1779 les travaux qui furent exécutés pour l'endigement coûtèrent 42 millions de francs. Malgré ces précautions, les inondations sont fréquentes. Car le lit actuel du fleuve Jaune, dans les provinces du *Ho-Nan* et du *Kiang-Sou*, sur plus de deux cents lieues de long, est plus élevé que la presque totalité de l'immense plaine qui forme sa vallée. Ce lit continuant toujours à s'exhausser par l'énorme quantité de vase que le fleuve charrie, on peut prévoir pour une époque peu reculée une catastrophe épouvantable, et qui portera la mort et le ravage dans les contrées qui avoisinent ce terrible fleuve.

dessiner horizontalement, portaient du bas des oreilles et allaient se joindre au milieu du front, de manière à former un angle obtus. L'idole était coiffée d'une espèce de conque marine, et brandissait, d'un air menaçant, une épée en forme de scie. Ce *pou-sa* avait, à droite et à gauche, deux petits acolytes qui lui tiraient la langue, et paraissaient se moquer de lui.

Au moment où nous allions nous coucher, nous vîmes venir vers nous un homme tenant à la main une petite lanterne de papier peint. Il ouvrit la porte en grillage qui fermait l'enceinte du *miao*, se prosterna trois fois, brûla de l'encens dans les cassolettes et alluma un lampion aux pieds de l'idole. Ce personnage n'était pas bronzé. Ses cheveux qui descendaient en tresses, et ses habits bleus, témoignaient qu'il était homme du monde. Quand il eut achevé ses cérémonies idolâtriques, il vint à nous. — Je vais, nous dit-il, laisser la porte ouverte; vous serez mieux de coucher dans l'intérieur que sous le portique. — Merci, lui répondîmes-nous, referme ta porte; nous sommes très-bien ici... Pourquoi viens-tu de brûler de l'encens? Quelle est l'idole de ce petit *miao*? — C'est l'esprit du *Hoang-Ho* qui habite ce *miao*. Je viens de brûler de l'encens afin que la pêche soit abondante, et que l'on puisse naviguer en paix. — Les paroles que tu viens de prononcer, s'écria l'insolent Samdadchiemba, ne sont que du *hou-choue* (des paroles absurdes). Comment se fait-il, que ces jours derniers, quand l'inondation est venue, les eaux soient entrées dans le *miao* et que ton *pou-sa* soit couvert de boue?... A cette apostrophe imprévue, cette espèce de marguillier païen se sauva à toutes jambes. Cela nous étonna beau-

coup ; mais le lendemain nous en eûmes l'explication.

Nous nous étendîmes enfin sur nos peaux de bouc, et nous essayâmes de prendre un peu de repos. Le sommeil ne vint que lentement, et par intervalles. Placés entre de vastes mares d'eau et le lit du grand fleuve, nous ressentîmes, pendant la nuit entière, un froid vif et glaçant, qui nous pénétrait les membres jusqu'à la moelle des os. Le ciel fut pur et serein, et le matin en nous levant nous aperçûmes les marécages d'alentour recouverts d'une assez forte couche de glace. Nous fîmes promptement nos préparatifs de départ ; mais en recueillant tous nos effets, un mouchoir manqua à l'appel. Imprudemment nous l'avions placé sur le grillage qui était à l'entrée du *miao*, de manière à ce qu'il pendît moitié en dedans moitié en dehors. Personne n'avait paru, excepté l'homme qui le soir était venu faire ses dévotions devant l'idole. Nous pûmes donc, sans jugement téméraire, croire qu'il était le voleur du mouchoir ; et nous comprîmes alors pourquoi il s'était vite sauvé, sans ajouter un mot de riposte à l'allocution de Samdadchiemba. Nous aurions bien pu retrouver ce filou, puisque c'était un des pêcheurs fixés sur les bords du fleuve ; mais c'eût été vainement troubler une affaire, comme disent les Chinois. Il eût fallu saisir le voleur sur le fait.

Nous chargeâmes notre bagage sur les chameaux, et nous nous rendîmes en caravane au bord du fleuve. Nous eussions déjà voulu être à la fin de cette journée, que nous prévoyions devoir être remplie de misères et de difficultés de tout genre. Les chameaux craignant beaucoup l'eau, il est quelquefois absolument impossible de les faire monter sur une barque : on leur dé-

chire le nez, on les meurtrit de coups, sans pouvoir les faire avancer d'un pas ; on les tuerait plutôt. La barque que nous avions devant nous semblait surtout nous présenter des obstacles presque insurmontables ; elle n'était pas plate et large, comme celles qui, d'ordinaire, servent au passage des fleuves. Ses bords étaient très-élevés, de sorte que les animaux étaient obligés de sauter par-dessus, au risque et péril de se casser les jambes. Quand il s'agissait de faire passer une charrette, c'était bien autre chose : il fallait d'abord commencer par la démonter complètement, et puis embarquer les pièces à force de bras.

Les bateliers s'emparaient déjà de nos effets, pour les transporter sur leur abominable locomotive ; mais nous les arrêta mes. — Attendez un instant, leur dites-nous ; il faut avant tout essayer de faire passer les chameaux ; car, s'ils ne veulent pas entrer, il est inutile de transporter le bagage. — D'où viennent donc vos chameaux, pour qu'ils ne sachent pas monter sur des barques ? — Peu importe de savoir d'où ils viennent... ; ce que nous te disons, c'est que cette grande chamelle blanche n'a jamais voulu passer aucun fleuve, même sur une barque plate. — Barque plate ou non plate, grande ou petite chamelle, il faudra bien que tout passe... ; et en disant ces mots il courut dans son bateau s'emparer d'une énorme barre. — Empoigne la ficelle, dit-il à son compagnon, et pince un peu le nez de cette grande bête ; on verra si l'on ne parviendra pas à la faire asseoir dans notre maison. — Pendant qu'un homme placé dans la barque tirait de toutes ses forces la corde qui était attachée au nez du chameau, un autre lui donnait de

grands coups de barre sur les jambes de derrière, afin de le faire avancer. Tout était inutile : le pauvre animal poussait des cris perçants et douloureux, et tendait son long cou ; le sang ruisselait de ses narines, ses jambes s'agitaient avec frémissement, mais c'était tout ; il n'avancait pas d'un pouce. Au reste, il avait bien peu de chemin à faire pour entrer dans la barque : ses pieds de devant en touchaient les rebords, et il ne lui restait plus qu'un pas à faire ; ce pas était impossible.

Nous ne pûmes tenir plus longtemps à ce spectacle. C'est assez, dites-nous au batelier ; il est inutile de frapper davantage ; tu lui casseras les jambes, tu le tueras plutôt que de le faire entrer dans ta mauvaise barque. Les deux bateliers s'assirent aussitôt ; car ils étaient fatigués, l'un de tirer, et l'autre de frapper. Le chameau eut un moment de repos ; il se mit alors à vomir et rendit près d'un tonneau d'herbes à moitié ruminées et qui répandaient une odeur suffocante. Cependant notre embarras était extrême. Nous délibérâmes un instant pour savoir quel parti nous devions prendre dans cette misérable circonstance. Retourner à *Tchagan-Kouren*, y vendre nos chameaux et acheter quelques mulets, tel fut notre premier plan. Les bateliers nous en suggérèrent un second : ils nous dirent qu'à deux journées de *Tchagan-Kouren* il y avait un autre endroit de passage nommé *Pao-Teou* ; que les barques qu'on y trouvait pour traverser le fleuve étaient plates et tout à fait disposées pour les chameaux... Ce parti nous paraissant valoir mieux que le premier, nous l'adoptâmes. Déjà nous étions occupés à replacer le bagage entre les bosses de nos chameaux, lorsque le patron se leva brusque-

ment. — Il faut faire encore une tentative, s'écria-t-il avec l'accent d'un homme qui vient de trouver une bonne idée ; si le moyen que j'imagine ne réussit pas, je ne m'en occupe plus. Après avoir dit ces mots, il éclata en rires inextinguibles. — Voyons, lui dites-nous, si tu as trouvé un moyen, mets-le vite à exécution : le temps presse, et nous n'avons guère envie de rire, nous autres. — Prends la corde, dit-il à son compagnon, et attire tout doucement le chameau aussi près que tu pourras... Quand le chameau fut avancé de manière à toucher de ses genoux les bords de la barque, voilà que le batelier prend course de quelques pas et vient se ruer de tout le poids de son corps sur le derrière de la bête. Ce choc brusque, violent et inattendu fit plier les jambes du chameau. Une seconde décharge ayant suivi la première presque sans interruption, le chameau, pour éviter une chute, n'eut d'autre moyen que de lever ses jambes de devant et de les porter dans le navire. Ce premier succès obtenu, le reste fut facile. Quelques légers tiraillements de nez et quelques petits coups suffirent pour achever l'opération. Aussitôt que la grande chamelle fut à bord, l'hilarité fut générale. On usa de la même méthode pour les deux autres chameaux qui étaient encore à terre, et bientôt tout fut embarqué de la manière la plus triomphante.

Avant de détacher la corde qui tenait la barque amarée au rivage, le patron voulut faire accroupir les chameaux, de crainte que le mouvement de ces grandes masses ne vint à causer un naufrage. Cette opération fut une véritable comédie. Ce batelier, homme d'un caractère burlesque et impétueux, allait d'un chameau à